

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n<sup>o</sup> 62.*  
 ~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
 ~~~~~

PARIS.

Ce 31 Août 1912.

Les théâtres vont rouvrir. Entre le moment où l'on revient de vacances et celui où les trois contrôleurs s'installent à leur imposant comptoir, s'écoulent, pour tout un petit monde très parisien, de bien fades journées. Les auteurs dramatiques sont revenus de Bretagne. Ils en rapportent la désolante constatation que la nature les laisse froids. Pour celui qui a vibré de tous ses nerfs au moment où le rideau va se lever sur une « générale » qui le concerne, le spectacle des flots en fureur, battant les rochers insensibles, est d'une fadeur et d'une monotonie!... Sur la plage fouettée de pluie, ils ont pensé involontairement au boulevard Saint-Martin, à l'endroit où il y a des omnibus, des escaliers de pierre, des théâtres et un éternel encombrement. Ils ont trouvé le travail lugubre dans cette chambre de villa qui puait le provisoire, le bois blanc et la cretonne humide. Le vaudevilliste, saisi de mélancolie, a rêvé d'un drame en cinq actes, et a barbouillé des vers sentimentaux. Le lyrique, auteur de pièces sombres, a esquissé pour se distraire le plan d'une comédie croustilleuse et pimpante qu'il n'écrit pas. Certaines comédiennes se sont retrempées dans leur pays natal et l'ont trouvé encombré de préjugés, de bourgeois et de bouses de vaches. Les comédiens qui n'étaient pas en tournée sont allés

Ex. N^o **867**

voir leurs confrères et les ont jugés si mauvais qu'ils leur tarde de faire éclater leur propre génie à la lumière de la rampe .

Mais on ne rouvre pas encore . Et l'on ne répète pas , car le directeur veut commencer par une reprise , erreur qui comme bien des erreurs a force de loi . D'ailleurs , on ne peut le voir ; il surveille les lessiveurs , les peintres , les nettoyeurs . Le théâtre n'est guère représenté que par la concierge . Alors , on va voir la concierge . M. B. , auteur , Mlle C. , comédienne , M. D. , comédien , se retrouvent dans la loge : « C'est vous ! Que diable venez-vous faire ici ? — Rien . — Et vous ? — Rien . » Franc-maçonnerie théâtrale qui donne une vague confraternité , une complicité obscure à l'académicien et au machiniste , au compositeur illustre et à l'apprentie danseuse ! On se retrouve . Comme on est bien ! On parle des vacances et des joies sereines de la campagne une fois pour toutes , afin de s'en débarrasser jusqu'à l'année prochaine ! Puis l'on cause théâtre , interminablement , jusqu'à ce que le Cerbère femelle murmure : « Va falloir que je pense à mon dîner » ; et l'on s'en va sur des « A bientôt ! » qui les réunissent , amis ou ennemis , rivaux ou camarades , jeunes ou vieux , riches ou pauvres , mais du même bâtiment et animés par une passion qui a la ferveur touchante d'une foi . . .

HENRI DUVERNOIS.

PETITES NOTES SUR LA GRANDE SEMAINE .

La Grande Semaine , qui s'annonçait comme un long tournoi entre Trouville et Deauville , s'est finalement réduite à un bref match entre la pluie et le public .

La lutte , d'ailleurs , ne dura guère . Au bout de deux jours , l'endurance du public et sa belle humeur avaient mis la pluie knock-out . Dès lors , ses retours offensifs s'épuisèrent parmi l'indifférence générale des gabardines et des homespuns qui semblaient même ne plus sentir ses traits .

Avec une discipline admirable , tous les matins , par n'importe quel temps , trombes , déluges ou bourrasques , à partir de midi , la rue Gontaut-Biron commençait à s'emplier des effectifs de la troupe locale , auxquels ne cessaient de s'ajouter les contingents descendus des hauteurs voisines : Blonville , Tourgéville , Villerville , Hennequeville et autres lieux .

Succédané de l'ex-rue de Paris , la rue Gontaut-Biron forme , entre les cottages fleuris de l'hôtel Normandy et la gracieuse bâtisse blanche du nouveau Casino , une petite avenue large , courte , claire et trapue , qui respire la santé et l'élégance .

Quand, vers midi et demie, le personnel s'y trouvait au complet, il n'y avait pas de spectacle plus pittoresque. Moins un cérémonieux défilé qu'un foisonnement cordial et brillant. Causeries par petites bandes, comme on dîne par petites tables, avec, pourtant, une perpétuelle mutation de convives qui renouvelait constamment les groupes, ravivait la curiosité. Petits jeunes gens, presque tous nu-tête, coiffés, selon la mode nouvelle, sans raie, à la chinoise, le veston bien pincé au creux de l'estomac. Petites femmes en tailleurs multicolores : bleu ciel, safran, vieux rose, vert pâle — ou en chandails de couleurs farouches : garance, bleu d'outremer, orange en délire — négligemment noués à la taille de quelque madras indien. Bonnets ou bérets de rapin, enfoncés à fond sur la nuque, des teints de pêcheuses de crevettes, encadrés dans les bandeaux faisant sur les joues favoris. Partout des visages souriants, l'allégresse des premières à succès — surtout lorsque, entre deux courts circuits, le soleil daignait honorer de quelques rayons cette représentation charmante.

Dans un angle, Boldi et ses tziganes égrenaient leurs plus tendres mélodies. Des parfums flottaient dans l'air, mêlant les « mélanges » aux « mélanges ». Dans le fond, vers la mer, des cavaliers et des cavalières passaient lentement, comme en patrouille commandée. Ou bien, c'était une ruée soudaine vers une boutique. Accident ? Attentat ? Non, le nouvel et terrible album de Sem qui venait de paraître et qu'on s'arrachait.

Juché sur une échelle, un photographe, inlassablement, « tournait » ces mouvants épisodes. Mais pour les mettre au point et fixer leur valeur, il y avait d'autres appareils plus puissants et plus aigus que l'objectif : les yeux des artistes installés dans les fauteuils du bord : Boldini, Helleu, Flameng, qui tout en plaisantant, notaient et retenaient les beautés comme les ridicules. Parfois des littérateurs connus s'adjoignaient à leur tribunal. Mais, en général, les auteurs dramatiques passaient devant sans s'arrêter, comme s'il régnait un froid entre la convention et la vérité...

Une heure sonnait. La parade se dispersait à regret, chassée par la faim et l'approche des Courses.

~~~~~

Elle reprenait vers neuf heures, moment du dîner, au restaurant du Casino. La meilleure place, pour l'observer, était dans la galerie d'accès, où, tout en mangeant, on ne perdait pas une bouchée du défilé.

Les entrées des convives semblaient réglées par un régisseur invisible dont j'ignore le nom, mais qui doit s'y entendre. Au son



de la musique des tziganes qui multipliaient maintenant les marches entraînantes, on entraît table par table, deux personnes, trois personnes, quatre à la rigueur. Jamais plus, de façon à ne pas mêler les effets. Les dames en peau, chamarrées de pierres, ligotées de perles, dissimulant souvent, sous des allures désinvoltes, un malaise que cependant dénonçait la fixité du regard ou la rigidité des traits. Les messieurs, le pas nonchalant, les mains dans les poches du smoking, la plupart visiblement partagés entre l'orgueil d'escorter en maîtres de telles devantures de bijouterie et la confusion, peut-être, de ne pas sembler aimés pour eux-mêmes.

Vers dix heures, les entrées prenaient fin, cédant la place aux sorties qui s'opéraient dans le même cérémonial, en peloton par quatre, avec en plus ce je ne sais quoi de gaillard et de badin que donne aux plus lugubres un bon diner en voie de digestion.

Bien que les repas fussent cotés fort cher, maintes fois les tables manquèrent. On voyait se retirer désolés des gens qui n'étaient venus que pour entrer et sortir — et qui se trouvaient alors contraints d'aller simplement diner.

~~~~~

Au bout des huit jours traditionnels, comme il ne demeurait personne à voir, ni personne à qui se montrer, on s'aperçut soudain de la pluie. On déclara qu'avec ce temps-là, il n'y avait décidément plus moyen de rester. Et ce fut aussitôt le départ en masse vers d'autres endroits d'exhibition, où sans doute la pluie ne se sent pas.

TANGO.

~~~~~

#### *De l'art de porter Armoiries.*

Posséder titres et parchemins, descendre, en ligne directe, d'un preux chevalier, compagnon de Philippe le Bel, tout ceci, en vérité, n'est rien à notre époque. Mais afficher dignement ces quartiers de noblesse, montrer avec une ostentation discrète aux foules impressionnées blasons, écus ou tortils, voilà le fin du fin...

De nos jours, les familles titrées ne portent plus de vêtements à leurs armes et les robes Tanagra, les paniers Fallières s'agrémenteraient difficilement de licornes ou de besants. Il est, d'ailleurs, des armoiries fort malaisées à tisser dans l'étoffe et l'on n'admirerait point sans quelque ironie, au Pesage, aux Premières, brodés sur les corsages de satin météor ou de mes-salinette, le chameau noir sur champ de sable ou les deux vaches





*Manteau du soir en Satin bleu cendre avec garnitures d'Irlande*



Ayuntamiento de Madrid



rouges , animaux héraldiques des armes de deux familles aristocratiques bien connus.

Le tact le plus précis , la modestie la plus circonspecte , sont donc exigés des ducs et des princes ; seuls , les maîtres d'équipages et les propriétaires d'écuries de courses peuvent loiblement rappeler , sur la tenue des veneurs ou les casaques des jockeys , les couleurs de leurs armes .

Pour les infortunés barons ou vidames , privés de ces joies sportives , la plus grande réserve s'impose .

En principe , on ne doit porter ses armoiries que sur les meubles ou immeubles d'apparat et non sur les objets d'usage intime et personnel.

Il est , par conséquent , admis de peindre en relief son écu sur les sièges de l'antichambre , sur la portière de l'auto , les soieries passées des fauteuils , ou les caissons des plafonds .

Mais bornez-vous sagement à ces démonstrations somptuaires .

Le lit est-il un meuble d'apparat ou d'intimité ? Cela dépend , cela dépend , répondent les casuistes sévères . . .

Pour les vêtements , la question ne fait point état et c'est un goût douteux qui conseilla à tant de jeunes hobereaux , lors de la mode des gilets de tapisserie , ces exhibitions de gilets bleus , rouges étoilés d'or ou mouchetés d'hermine .

Sur les chemises de jour : les initiales seules avec une minuscule couronne , bien que la vogue des sports à l'air libre ait incité les gentilshommes à accroître démesurément croix et perles .

Les chemises de nuit , décemment , doivent s'abstenir de ces pathétiques manifestations . Et puis , le moyen de porter sur son cœur un blason avec la devise des Rohan : *Potius mori quam fœdari* ; celle de Courtrai , *une foy , une maîtresse , un roy* , ou bien encore : *Chaste demeure , pur reste* ? C'est parfois bien décourageant .

La seule pièce intime supportant quelque éploiement héraldique est le mouchoir , surtout le mouchoir de poche , fantaisie élégante , plutôt que vesture intime , et qui peut , à ce titre , étaler en fines broderies , tenants , supports ou cris de guerre .

Sur les bijoux , montrons-nous réservés et discrets . Les rastaquouères seuls et les barons de pacotille portent blason sur l'épingle de cravate ou sur les boutons de manchettes . Le cachet-breloque suspendu à la chaîne de montre est cependant prisé .

Le service de table , l'argenterie massive lorsqu'il y en a encore — le Roy mit si souvent à contribution le dévouement de ses féaux sujets ! — portent les armoiries .

C'est un luxe brillant dont se targue maint enrichi des dépouilles révolutionnaires . Certain banquier parvenu , recevant



un jour feu Monseigneur le duc de Chartres, crut bon d'étaler sur la table un superbe service provenant du roi Louis-Philippe. L'Altesse mangea du bout des dents, trouvant malséant qu'on lui servît des quenelles Cambacérès dans un plat volé, en 1848, à son grand-père...

PIERRE DE TRÉVIÈRES.

## LE MARÉCHAL

Le maréchal n'est plus. C'était une figure. Je ne veux point ici parler de ses talents de soldat, lesquels n'eurent dans sa vie qu'une importance de second ordre. A vrai dire, ce titre tout militaire ne fut le résultat d'aucune campagne. Polonais de naissance, rejeton d'une famille illustre, le maréchal se contenta de n'être jamais que maréchal de la noblesse.

Il arriva chez nous à la fleur de l'âge, vers 1860 et s'installa rue de Babylone, dans un vieil hôtel tout noir et délabré. Sa première visite fut pour le sieur Dorsainfant, tailleur fort en vogue à l'époque. « Monsieur, dit-il en entrant, je suis le maréchal de X... et je viens renouveler ma garde-robe ». Sur quoi, le tailleur lui demanda quelques détails complémentaires. « Monsieur, répondit-il, je ne veux être habillé ni trop long, ni trop court, ni trop étroit, ni trop large, je veux être habillé en homme de qualité. » Le tailleur eut beau faire, il n'obtint rien de plus significatif, et de guerre lasse, prit le parti de le vêtir à sa façon. Le résultat fut déplorable et le maréchal eut toujours l'air d'un chien savant. Son physique, d'ailleurs, n'offrait que des ressources médiocres. Il était petit, chétif et légèrement bossu. Enfin, malgré les objurgations du sieur Dorsainfant, il conserva toute sa vie l'étrange habitude de mettre ses vêtements au hasard, au petit bonheur et comme ça se trouvait. On le rencontrait en plein midi exhibant un frac et le soir muni d'une cravate blanche et d'un veston jaune. Je ne pense point qu'il y avait là de sa part affectation d'aucune sorte, mais bien plutôt inadvertance pure et simple.

Le maréchal ne fut jamais ce qu'on appelle soigné. Toutefois avec l'âge, avouons-le sans fard, il devint nettement dégoûtant. J'en dirais autant de son logis. On y voyait des meubles de prix et des objets rares, le tout fort crasseux et délabré. Les tables étaient boiteuses, les fauteuils vomissaient le crin par tous les pores et des assiettes sales traînaient dans les coins. Je me souviens aussi d'un beau lustre en cristal, ornement du salon, qui, faute de précautions, devint aussi noir que du charbon. De tels prodiges de saleté s'expliquent par ce fait que le maréchal n'avait



à son service qu'un unique valet de chambre, que ce valet de chambre était très vieux et, de plus, complètement aveugle. Je lui mis en tête de prendre un second domestique. A peine arrivé, celui-ci commença de nettoyer la maison. Ce fut toute une affaire. Le maréchal qui n'avait jamais assisté à pareil spectacle, crut pour de bon qu'il avait un fou sous son toit. Il fut d'abord terrifié, puis entra dans une grande colère, injuria le domestique et lui conseilla de regagner Charenton. (Je dis la vérité).

Le maréchal était riche, et malgré son existence bizarre, échappait à la réputation d'avarice, bien qu'on ne put jamais dire au juste à quoi passèrent ses revenus. Lorsque je le connus, il ne se souciait plus guère des femmes et je me demande même s'il s'en était jadis beaucoup soucié. Trois grandes préoccupations dominaient alors son existence : Dieu, la gastronomie et les cartes.

Le maréchal était fort pieux et lorsque l'envie le prenait de s'entretenir avec le Seigneur, rien ne le pouvait distraire. L'inspiration lui venait aux moments les plus inattendus. Un jour, place Vendôme, à l'heure où les midinettes quittent leur travail, il s'agenouilla délibérément et, joignant les mains, commença de prier avec ferveur. Un agent de police lui demanda quelques explications; ces explications parurent embrouillées et, de fil en aiguille, c'est tout juste si le maréchal n'alla point coucher à l'Infirmerie du Dépôt.

Nonobstant ses accès de mysticisme, il aimait fort la bonne chère et tous les soirs, ponctuellement, favorisait de sa présence un des salons du Café Anglais. Il n'hésitait point à s'y offrir ce qu'on nomme — passez-moi l'expression — des gueuletons un peu soignés.

J'ai dit qu'il n'aimait pas moins les cartes et de fait le jeu de patience occupait la meilleure part de ses loisirs. Seulement, son jeu n'était point le jeu de tout le monde, ni ses cartes, des cartes ordinaires. Le croirait-on, le maréchal s'amusait à jouer avec des photographies; j'entends de ces photographies d'autrefois, telles qu'on en retrouve encore dans certains vieux albums où figurent en pied les illustrations du second empire : généraux, chambellans, dames de la cour et cascadeuses des boulevards. En dépit de sa crasse, le maréchal avait à cette époque donné dans le beau monde. Il avait coudoyé les gens en place, fréquenté les salons à la mode, figuré dans les cérémonies officielles ou galantes. Il avait beaucoup écouté, beaucoup vu et, sur tous comme sur toutes, s'était livré aux conjectures les plus diverses. Or, le jeu de patience qu'il avait imaginé lui-même pour charmer ses vieux jours, avait comme but exprès de justi-



fier ses hypothèses de jeunesse. Si par exemple, la photographie de Mme N... rencontrait dans certaines conditions et suivant certaines règles, celle du général de V..., c'est donc que celui-ci avait été son amant. Si le portrait du duc de C..., mort à la fleur de l'âge, venait se ranger côte à côte avec celui de Mme de P..., aucun doute n'était plus possible sur la liaison présumée de ces deux jeunes gens.

Chaque fois que les photographies s'accordaient suivant son désir, le maréchal ne se tenait pas de joie et s'applaudissait de sa propre clairvoyance. Une seule photographie s'obstinait à garder le secret, celle de la belle Mme F... Que s'était-il passé jadis entre Mme F... et le maréchal, nul ne l'aurait pu dire; mais il est évident que ce dernier mettait une insistance toute particulière à vouloir déchiffrer son passé. Matin et soir, il s'asseyait devant sa table de jeu et reprenait les recherches interrompues. C'est là qu'on le trouva mort un beau jour, ses photographies étalées devant lui, au grand complet, tandis que dans un coin, solitaire et mystérieux, gisait le portrait de Mme F...

ROGER BOUTET DE MONVEL.

#### MODES.

L'été jusqu'à la fin, continue de se montrer ingrat. Août se termine dans un véritable déluge, avec vent, bourrasques, et une descente vertigineuse du thermomètre. Après s'être contenté d'adapter leurs fourrures d'hiver à ces rigueurs estivales, nos dames ont pris le parti de se faire confectionner des fourrures d'été. Et les dernières robes de lingerie sont accompagnées de petits boléros de velours de couleurs vives, ornés de larges revers et de hauts cols bordés de fourrures. Les Merveilleuses de jadis avaient déjà adopté un vêtement en somme assez semblable qui accompagnait, mais au plein cœur de l'hiver, leurs robes à la grecque... Une élégante portait dernièrement à la promenade des Champs-Élysées un de ces boléros tout en hermine avec bordures de zibeline et larges brandebourgs verts. Cela parut très original. A défaut de ces boléros, beaucoup d'élégantes portent sur leur blouse de lingerie des cols et des jabots de chinchilla, des revers de zibeline ou de vison, à la manière de ces jabots et revers de dentelles dont elles barraient leur poitrine au début de la saison.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 17.

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION. Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, Dir., 12-13, Impasse Ronsin, Paris.